



Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem

7 | 2000
Varia

À travers les récits de voyage en Terre Sainte (XVI^e-XIX^e s.)

Le dévot, le curieux, le savant

François Laplanche



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bcrfj/2492>

ISSN : 2075-5287

Éditeur

Centre de recherche français de Jérusalem

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2000

Pagination : 59-65

Référence électronique

François Laplanche, « À travers les récits de voyage en Terre Sainte (XVI^e-XIX^e s.) », *Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem* [En ligne], 7 | 2000, mis en ligne le 13 mars 2008, Consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/bcrfj/2492>

*A TRAVERS LES RECITS DE VOYAGE EN TERRE SAINTE
(XVI^e-XIX^e S.) :
LE DEVOT LE CURIEUX LE SAVANT*

Cette division ternaire du sujet est à la fois chronologique et thématique : au Moyen Age, le pèlerinage est une pratique pénitentielle liée à la doctrine des indulgences et la motivation dévote domine le voyage en Terre Sainte jusqu'au XVII^e siècle inclusivement. La curiosité s'éveille avec l'humanisme et le retour à l'Écriture, mais elle ne s'épanouit vraiment qu'à partir de la fin du XVII^e siècle, dans une conjoncture politique marquée par la stagnation et le repli de la puissance ottomane. Et la connaissance scientifique de la Terre Sainte suit, bien sûr, le développement des sciences de la nature et des sciences historiques au XIX^e siècle. Cependant, cette division chronologique est recouverte par la division thématique, car il existe encore à la fin du XIX^e siècle des voyages en Terre Sainte sous forme de pèlerinage, tandis que la curiosité pour la religion musulmane et les christianismes orientaux s'éveille de bonne heure. De plus, si l'on admet avec Kepler que "savoir, c'est mesurer", l'application de la mesure aux distances, aux dimensions des monuments, aux variations de la température commence au XVII^e siècle.

Mon propos va privilégier l'articulation thématique, mais tiendra compte, pour chaque division, de l'évolution du regard sur l'Orient, provoqué par les transformations culturelles de l'Occident. L'enquête commence avec la production du livre imprimé et s'arrête au terme de la phase pionnière de l'archéologie de la Terre Sainte : on considérera que celle-ci s'achève avec la fondation de l'École biblique (plus tard : archéologique et biblique) des dominicains français. La bibliothèque de cette École contient une collection de livres relatifs au voyage en Terre Sainte, utilisée pour la rédaction de mon texte. Évidemment, cette collection ne contient pas tous les livres dont on peut connaître l'existence par les répertoires bibliographiques, mais elle offre à la consultation presque tous les ouvrages significatifs. L'histoire de sa constitution n'est pas connue : il dut y avoir un don important d'un ecclésiastique du patriarcat latin, Mgr Poyet.

I - Le voyage dévot

Les récits de pèlerinage à l'époque paléochrétienne ont été bien étudiés dans l'article "Pèlerinages" de plusieurs dictionnaires : *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie* *Dictionnaire de spiritualité* *Dictionnaire de la Bible . Supplément*. Par ailleurs, quelques récits manuscrits datant du Moyen Age ont été édités ultérieurement. Ces récits médiévaux et ceux qui furent imprimés au XVI^e siècle reflètent bien les orientations de la piété occidentale : compassion pour les plaies du Christ et les douleurs de Marie, peur du jugement et angoisse du salut, compensées par des pratiques méritoires –dévotion aux saints. Toutes ces pieuses pratiques sont placées au même niveau, sans aucune hiérarchisation. Elles sont cependant touchantes dans leur expression naïve. Un constat s'impose : cette dévotion occidentale est douloureuse, peu ouverte au message de Pâques, et le témoignage des chrétiens orientaux sur ce point n'est pas reçu : nous verrons plus loin pourquoi.

Parmi les livres dévots, il faut s'arrêter un peu au *Bouquet sacré ou voyage de Terre Sainte* du franciscain Jean Boucher, qui connut de nombreuses éditions au XVII^e siècle (1614, 1618, 1622, 1625, 1640 ; le voyage date de 1611). L'auteur est connu par ses ouvrages de dévotion et le *Dictionnaire de spiritualité* lui consacre une notice. Frappé par l'aspect désolé de la Ville Sainte, le franciscain imagine un dialogue entre elle et le pèlerin, au terme duquel la ville reconnaît que cette désolation doit s'interpréter par les textes de Jérémie : la ville sainte est punie pour sa faute (l'incrédulité face au message de Jésus) .

A presque un siècle de distance, la "confessionalisation", c'est-à-dire la mise en condition des fidèles par la catéchèse de la réforme catholique s'aperçoit dans les récits de pèlerinage, dont le contenu devient plus didactique (il enseigne le catéchisme). Parfois, cette préoccupation didactique s'aperçoit dans la forme même du livre. Ainsi le *Voyage au Levant* du père Pacifique, capucin, distribue les lieux saints non selon leur place au sol, mais selon les époques de l'histoire du salut. Maintenant, il s'agit moins d'émouvoir que de convaincre .

Plus tard, le récit de voyage "dévot" se détache de cet aspect catéchétique et dogmatique. Il exprime un fort mouvement de "retour du religieux" après l'assaut sceptique des Lumières, mais la quête spirituelle s'émancipe de ses formes traditionnelles Cette émancipation est très claire chez Lamartine, dont le journal de voyage scandalise les bien-pensants. Et l'interprétation du voyage de Chateaubriand, le plus illustre des pèlerins de la période romantique, n'est pas exempte d'ambiguïtés : elle tend à déchiffrer ses émotions comme plus poétiques que mystiques. Pour les romantiques, n'est-ce pas une forme de rétrécissement intellectuel et spirituel que de privilégier une seule

religion comme digne de l'homme, de sa soif de bonheur et de son appétit de vivre ? Si le message évangélique demeure le plus digne et doit occuper la place suprême dans la hiérarchie des religions, il faut tout de même inventer un " nouveau christianisme " .

L'attachement à la Terre Sainte est renforcé pour les voyageurs français par le sentiment national, qui s'enchant de glorieux souvenir des croisades. Les seuls chrétiens dignes d'être ensevelis près du tombeau du Christ furent les barons francs, relève avec fierté Chateaubriand. Ce sentiment de fierté s'attache aussi aux initiatives de la France pour honorer son rôle de protectrice des chrétiens d'Orient. Assumant cet héritage, le père Lagrange, dans la notice nécrologique qu'il consacre au grand archéologue Melchior de Vogüé, protecteur de l'Ecole biblique, réclame pour la France en 1917 le mandat sur la Palestine.

II - Le voyage curieux

La curiosité du voyageur occidental se porte vers trois objets : les " sectes " chrétiennes (le terme est littéralement emprunté aux récits) ; la religion et les mœurs des musulmans ; les réalités naturelles de la Palestine .

1-Les " sectes " chrétiennes

La variété des Eglises chrétiennes en Orient n'est pas objet de scandale comme en notre âge oecuménique , mais elle intrigue et amuse le voyageur occidental. Les formes diverses de ces christianismes orientaux sont correctement énumérées, mais diversement appréciées, les unes étant clairement hérétiques, les autres mieux notées parce qu'unies au siège de Pierre. Les voyageurs protestants ajoutent une autre secte : celle des franciscains, seuls catholiques latins visibles à Jérusalem. Ce qui concentre l'ironie et les reproches des Occidentaux est la cérémonie du " feu pascal " : dans la nuit de la Résurrection, un feu descend miraculeusement du ciel et tous veulent allumer leur cierge à cette flamme, mais la surfréquentation de l'église du Saint Sépulcre, en cette nuit " très sainte ", la rivalité entre Arméniens et Grecs, transforme la cérémonie en gigantesque bousculade, malgré les interventions de la police ottomane. Ceci, qui est fréquemment noté, l'est encore par Melchior de Vogüé dans un livre de 1854 .

Nos voyageurs parlent peu des juifs de Palestine, sauf à remarquer leur condition " basse " et " humiliée ", conséquence de leur faute majeure (le rejet de Jésus)

2-L'Islam

Au début du XVII^e siècle, domine encore l'hostilité contre les Turcs. Ragaillardis par la victoire des galères vénitiennes et espagnoles sur les Turcs à Lépante en 1571, les Occidentaux envisagent de passer à

l'offensive. Le Père Joseph essaie d'entraîner Richelieu et Louis XIII dans une vaste croisade contre les Turcs pour libérer la Palestine. Mais les rois de France ne s'intéressaient même pas à la menace des Turcs contre Vienne. L'avance de ceux-ci ne sera stoppée qu'en 1683, par une armée commandée par le prince polonais Jean Sobieski. Ensuite, les Occidentaux vont développer au Moyen Orient une politique de protection de leurs ressortissants et de leurs intérêts économiques. Malgré l'échec du projet visant à installer un consulat de France à Jérusalem, la France intensifie sa présence aux "échelles du Levant", ce qui amène à porter sur les Turcs un regard moins sévère. Dans les Mémoires du chevalier d'Arvieux (1735), consul à Alep, on relève des notations positives : l'adresse des Turcs à cheval, leurs capacités en architecture, leur respect pour le Coran et la loi coranique. D'Arvieux apprécie aussi la noblesse de la population arabe de Damas.

Au XIX^e siècle, à cause du problème grec, les Français commencent par se montrer très hostiles aux Turcs, mais Lamartine modifie déjà cette opinion. Il admire leur administration de Jérusalem et leur relative tolérance. Si une nation chrétienne s'était emparée de la Mecque, demande-t-il, laisserait-elle les musulmans y accéder librement ?

3- Les curiosités scientifiques de l'Occident

Déjà Pierre Belon, apothicaire du cardinal de Tournon, publie en 1553 un ouvrage sur "plusieurs singularitez et choses mémorables trouvées en Grèce et en Orient", qui contient de fines notations sur l'hygiène des Turcs. Un autre voyage médical est très important, celui de Hasselquist, médecin suédois ami de Carl Linné, dont il utilise la nomenclature pour classer les plantes et les animaux de la Palestine. Ce voyage fut effectué de 1749 à 1753.

Dans l'ensemble des efforts effectués par l'Occident pour développer une connaissance scientifique de la Palestine, la Royal Society de Londres tient une énorme place. Les rapports des voyageurs anglais du XVIII^e siècle contiennent de remarquables précisions sur les langues, la géographie, l'architecture monumentale de la Palestine (voyages de Henry Maundrell, Thomas Shaw, Richard Pococke). Cependant, dans la culture anglo-saxonne la connaissance scientifique de la Bible et du monde de la Bible est freinée par le religieux respect envers le "texte sacré". Et les Anglais envient au piétisme allemand sa liberté scientifique .

III - Le voyage savant

D'après tout ce qui précède, l'approche scientifique du pays de la Bible n'est pas née au XIX^e siècle. Mais elle va se développer considérablement grâce aux progrès croisés de la philologie et de l'archéologie. L'événement qui sert de détonateur est évidemment

l'expédition d'Égypte, couronnée par les travaux philologiques du jeune Champollion, ultime étape du déchiffrement des hiéroglyphes. L'Occident est secoué : avec les travaux de Bopp et de Burnouf sur le sanskrit, l'horizon s'élargit encore et Edgar Quinet annonce une seconde Renaissance, la " Renaissance orientale ". Cet intérêt pour l'Orient se marque par la création sur place d'instituts spécialisés et en Allemagne par la création de nombreux séminaires de recherche dans les Universités. L'archéologie française est moins bien organisée que ses rivales allemande et anglaise. Mais elle bénéficie quand même d'un grand prestige, grâce au croisement des savoirs dont elle est porteuse .

La philologie par ses progrès remarquables favorise l'épigraphie : au nom de Champollion, il convient de joindre celui d'Eugène Burnouf, le maître qui fascina le jeune Renan. Ses travaux sur la langue avestique permirent le déchiffrement des écritures cunéiformes (grâce à des inscriptions monumentales écrites en plusieurs langues, analogiquement aux inscriptions de la pierre de Rosette). Autre croisement : celui de l'archéologie avec la préhistoire, domaine où la science française fut pionnière, avec Boucher de Perthes. L'application des méthodes de fouille des préhistoriens renouvelle le regard sur les civilisations révolues et accentue l'orientation vers l'exploration de la vie quotidienne (par opposition à l'intérêt quasi-exclusif de l'archéologie antérieure pour les objets d'art) .

L'exploration scientifique de la Palestine au XIX^e siècle se poursuit sur fond de rivalité nationale. L'Allemagne savante utilise les services d'un médecin suisse Titus Tobler (1806-1877). Celui-ci, en plus d'ouvrages géographiques et archéologiques, publie en 1867 une *Bibliographia geographica Palestinae*, objet d'un reprint en 1964, et toujours utile . A côté de Tobler, on placera l'œuvre de Johann Népomucène Sepp (1816-1903) laïc allemand professeur à Munich, qui écrivit la plus importante œuvre consacrée à la réfutation de *Das Leben Jesu* de Strauss (ouvrage de 1835) ainsi qu'un livre sur Jérusalem : *Jerusalem und das heilige Land*, Schaffhausen, 1863, 2 vol.

L'Angleterre, après diverses tentatives, parvint à fonder en 1865 une solide et efficace association de recherche, le *Palestine Exploration Fund*, qui s'illustra particulièrement dans l'exploration souterraine de Jérusalem, mais aussi dans la cartographie de la Palestine (citons *The Holy City*, de Williams et Willis, 1845, œuvre pionnière de la science anglaise ; *The Recovery of Jerusalem*, de Wilson et Warren, 1849 et *The survey of Western Palestine*, de Conder et Kitchener, 1884). Le premier ouvrage américain sur le pays de la Bible est celui d'Edward Robinson, professeur à l'Union Theological Seminary (l'auteur, qui fut étudiant à Berlin, utilise les riches ressources de la bibliothèque royale de Prusse) : *Biblical Researches in Palestina*, Boston, 1841, 2 vol.. Comme dans

beaucoup des ouvrages publiés à partir du XVIII^e siècle, l'auteur manifeste une grande distance critique par rapport aux localisations traditionnelles : il les juge comme des fables inventées par les moines.

Parmi les archéologues français explorateurs de la Palestine, un seul, Victor Louis Guérin est un universitaire. Les autres sont des aristocrates, imitateurs de Chateaubriand, mais plus savants : le duc Albert de Luynes (qui emmène jusqu'à la Mer Morte un bateau démontable construit à Marseille), Félix de Saulcy, Melchior de Vogüé. Ce dernier accomplit un remarquable travail sur les églises de la Terre Sainte, dans lesquelles il repère très souvent, d'un œil exercé, les traces de l'architecture franque des croisés.

Pour les milieux catholiques du type "intransigeant", le regard critique jeté sur le monde de la Bible au nom de la philologie et de l'archéologie constitue un véritable scandale. Le livre de Mgr Jacques Mislin *Les Saints Lieux* 1876 couvert de louanges par les autorités catholiques, est très agressif contre les propos de Lamartine sur la Terre Sainte et contre les auteurs qui doutent de l'historicité de certains récits bibliques (comme l'histoire de Jonas). Mais, chez les catholiques, l'union de la critique et de la foi va s'imposer dans l'œuvre de Vogüé comme dans celle de son ami, le Père Lagrange.

L'indice de cette victoire de l'intelligence sur le fanatisme religieux se montre bien dans les travaux archéologiques de Vincent et Abel. Dans ses préfaces à *Jérusalem antique* et *Jérusalem nouvelle*, le père Vincent, professeur à l'École biblique, admet très explicitement l'existence de légendes culturelles dans l'histoire des différents "lieux saints" de la Palestine et réclame dans ce domaine la liberté totale du chercheur, puisqu'il ne s'agit pas de questions dogmatiques. Le savant protestant Gustave Dalman, directeur de l'Institut archéologique allemand de Jérusalem, de son côté, distingue la tradition la plus ancienne, donc palestinienne, de celles qui ont proliféré par la suite : pour lui, celle-là sert à ancrer l'histoire de Jésus en un temps et en lieu (Préface de *Les itinéraires de Jésus. Topographie des évangiles*, Paris, Payot, 1930 ; traduction française de Jacques Marty effectuée sur la 3^e édition allemande). Aussi verra-t-on le durkheimien français Maurice Halbwachs s'appuyer à la fois sur Abel et Vincent et sur Dalman pour rédiger *La topographie légendaire des évangiles en Terre Sainte*. Ce livre complète, sur un point précis, la recherche antérieure de l'auteur sur le fonctionnement de la mémoire des collectivités religieuses (*Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, PUF, 1925, chapitre VI)¹. Même si

¹ *La topographie légendaire* publiée en 1941 devait d'ailleurs être le dernier livre de Halbwachs (arrêté au printemps de 1944, il mourut du typhus à Buchenwald l'année suivante)

l'information exégétique est un peu courte (Halbwachs cite surtout Renan dont il adopte la problématique : “ histoire ou légende ? ”), Halbwachs, dans la tradition française de l'histoire des religions, traite son sujet en agnostique respectueux : “ Si la mission de l'humanité, au cours des âges a été de créer ou de recréer des dieux, pour se dépasser elle-même, c'est bien l'essentiel du phénomène religieux dont ces pierres dressées et conservées par les foules, par les générations successives des hommes, permettent de retrouver les traces . Traces non pas d'un être individuel, humain ou surnaturel, mais des groupes animés par une foi collective, émouvante quelle qu'en soit la nature véritable, qui l'ont évoqué à chaque époque, lui et ceux qui lui furent associés (p.205-206)

François LAPLANCHE
Directeur de recherche honoraire au CNRS
Membre associé du Centre d'étude des religions du livre
